



**HAL**  
open science

## Les loisirs nocturnes dans une ville sous influence islamique, entre tradition et modernité. Cas de Ngaoundéré au Cameroun

Nicolas Noël Chabanel Owona Ndounda, Laure Marguerite Mbilongo Eleme

### ► To cite this version:

Nicolas Noël Chabanel Owona Ndounda, Laure Marguerite Mbilongo Eleme. Les loisirs nocturnes dans une ville sous influence islamique, entre tradition et modernité. Cas de Ngaoundéré au Cameroun . Mbouombou Pierre (Ed.), 2015, Collection L'émergence du Cameroun sous le prisme des sciences sociales et humaines, Tome 1, Les défis de l'intégration et de la démocratisation, éditions L'Harmattan, 2015. hal-01633227

**HAL Id: hal-01633227**

**<https://hal.science/hal-01633227>**

Submitted on 14 Nov 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# *Les loisirs nocturnes dans une ville sous influence islamique, entre tradition et modernité*

*Cas de Ngaoundéré au Cameroun*

## **[The night-leisure activities in a city under Islamic influence, between tradition and modernity**

**Case of Ngaoundéré in Cameroon]**

**Laure Marguerite MBILONGO<sup>1</sup>** [mbi\\_laure@yahoo.fr](mailto:mbi_laure@yahoo.fr), **Nicolas OWONA NDOUNDA<sup>2</sup>** (auteur correspondant) [owonanicolas@gmail.com](mailto:owonanicolas@gmail.com)

<sup>1-2</sup> Centre National de l'éducation, Ministère de la recherche scientifique et de l'innovation, Yaoundé/Cameroun

### **Résumé**

Devenue aujourd'hui une ville cosmopolite, Ngaoundéré s'est ouverte au monde, avec sa prise en 1901 par les Allemands. Dès cette période, la vie de manière générale et celle nocturne particulièrement, n'a cessé d'y subir des modifications. Sous influence peul-islamisée, elle a pu conserver malgré l'eupéanisation des loisirs, une grande part de ses traditions, au point de créer une ville aux deux visages. D'une part, les quartiers composant l'ancienne cité peul, taciturnes et peu ouverts aux changements. Et, d'autre part, les nouveaux quartiers à l'extérieur de cette ancienne cité, fruits des migrations qui ont marqué Ngaoundéré, dans lesquels se regroupent les centres de loisirs et de plaisirs nocturnes. Cet article analyse l'histoire de Ngaoundéré, ville à la fois traditionnelle et moderne, à travers les loisirs de la nuit.

**Mots clés :** Nuit, Islam, Loisirs, Modernité, Tradition.

Ngaoundéré, chef-lieu de la Région la plus islamisée du Cameroun<sup>1</sup>, connaît une évolution socio-urbaine identique aux autres grandes villes du monde arabo-musulman traditionnel<sup>2</sup>. En effet, ces villes, telle qu'elles se sont constituées aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles et se sont maintenues jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle ; se caractérisaient par une forte structure spatiale, fondée sur l'existence d'un centre, puissamment organisé autour de la mosquée. C'est là qu'étaient rassemblées les principales activités économiques urbaines (marchés spécialisés, caravansérails où se tient le commerce de gros), voire certaines fonctions politiques. L'ère occidentale n'y a pas apporté de grandes modifications. Aussi, plutôt que des travaux gigantesques et très coûteux dans la ville préexistante, des quartiers résolument nouveaux, de type haussmannien, sont réalisés à l'extérieur de la ville ancienne, cette dernière ne fait l'objet que de transformations minimales (renforcement des anciens édifices avec du ciment, électrification...). C'est ainsi que des villes doubles surgissent dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au Caire à Alep ou Tunis. Pour NaceurBaklouti, « *la morphologie urbaine de la médina, si elle est très dense, est en même temps tout à fait homogène et cohérente : elle est la projection sur l'espace d'un ordre culturel, social et économique qui régit la société arabo-musulmane.* »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Selon l'Institut National de la Statistique du Cameroun, 71,2% de la population en 2010 se réclamait de l'Islam. Lire *État et structures de la population indicateurs démographiques*, document disponible en ligne à l'adresse [http://www.statistics-cameroon.org/downloads/Etat\\_et\\_structure\\_de\\_la\\_population.pdf](http://www.statistics-cameroon.org/downloads/Etat_et_structure_de_la_population.pdf), consulté le 23 avril 2011.

<sup>2</sup> Lire à ce sujet les nombreux travaux d'André Raymond parmi lesquelles *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Ed. Sindbad, Paris, 1985, 389p. ; lire aussi Atteya Khadija A., 1991, « Migrations descendantes et villes nouvelles en Égypte: les nouvelles communautés urbaines », Communication au Colloque *Changement économique, social et culturel et modification des champs migratoires dans le monde arabe*, Grasse du 9-11 octobre.

<sup>3</sup> Cité par Marie-Andrée Larivière, 2005, « Passé et présent: société urbaine en Tunisie. Un portrait social, culturel et économique », Université de Montréal (Canada), Chaire UNESCO, article en ligne sur [http://www.unesco-paysage.umontreal.ca/uploads/documents/Societe\\_Culture1.pdf](http://www.unesco-paysage.umontreal.ca/uploads/documents/Societe_Culture1.pdf), consulté le 19/01/2015.

Les villes neuves prennent une tournure clairement européenne, surtout avec la colonisation et l'installation d'étrangers. Dans la ville neuve, se concentrent les activités économiques et politiques tandis que dans la ville ancienne se maintiennent les activités artisanales pratiquement en déclin. Les populations qui habitent les deux espaces urbains sont tout aussi différentes. Dans la première se concentrent les étrangers et des habitants originaires du pays mais vivant à l'occidentale et disposant de revenus élevés (fonctionnaires de la nouvelle administration indépendante, commerçants...) ; la seconde abrite une population autochtone, plus traditionaliste. Pour resituer ce contexte à la ville de Ngaoundéré, rappelons avec Coquery-Vidrovitch(1988), que « *le choc colonial a constitué un élément décisif de l'urbanisme africain contemporain par la juxtaposition et l'inévitable interpénétration de deux modèles apparemment contradictoires: le (ou plutôt les) modèle(s) autochtone(s) ancien(s), et le modèle spécifique colonial/blanc/métropolitain* ». Le modèle colonial, sous prétexte d'hygiénisme, a accentué le caractère ségrégatif de l'habitat et des quartiers des villes africaines et il a imposé sa trame qui persiste aujourd'hui dans la plupart des agglomérations.

Notre objectif dans cet article est, à travers l'histoire de la ville de Ngaoundéré, de montrer la dualité de sa vie nocturne. La vie nocturne de la façon dont elle est vécue de part et d'autre des différentes composantes de la société, nous permet d'avoir une idée claire des usages dans la ville. Nous répondrons à la triple interrogation suivante : comment les deux visages de la ville de Ngaoundéré se sont-elles mises en place ? Comment sont vécus les loisirs nocturnes sur le plan traditionnel ? Quels sont les nouveaux loisirs nocturnes dans la ville nouvelle ?

### **I- Ngaoundéré : une ville aux deux visages**

Avec le *Jihâd* d'Ousman Dan Fodio et les campagnes guerrières qui l'ont marquée à partir de 1804 (Thierno, 1992 : 61), les Foulbé occupent une grande partie du septentrion camerounais. Dans leur stratégie d'installation et d'administration, ces conquérants accélèrent le brassage ethnique et apportent des institutions et des traits culturels nouveaux. Ainsi, se crée un phénomène subtil d'acculturation, d'intégration ethnique et culturelle (HamadouAdama, 2004 : 24). Petit à petit, les mentalités des populations locales changent au profit des principes du *pulaaku*<sup>4</sup>. L'Islam, l'un des traits fondamentaux de la culture peul, modèle les cultures "autochtones" de Ngaoundéré. Les populations dites *Kirdi*<sup>5</sup>, par une identification psychologique et sociale, se transforment grâce à une habile stratégie matrimoniale peul (HamadouAdama, 2004 : 29).

Le premier moment de "modernisation" de Ngaoundéré intervint donc avec sa conquête par les Foulbé, sa transformation en ville et la mue culturelle qu'elles occasionnèrent. Les activités ne sont plus essentiellement mystico-religieuses, mais s'organisent autour du Lamidat. Par exemple sous le règne d'*Ardo Issa*(1854 - 1878)<sup>6</sup>, fils d'*ArdoDjobdi*(1836 - 1839), premier *Laamiido*<sup>7</sup> de Ngaoundéré, la cité était un véritable camp de guerre et « lorsqu'il rentrait de guerre et venait descendre dans son palais, la nuit ses guerriers munis

<sup>4</sup> Le *Pulaaku* est le mode de vie traditionnel des Foulbé, fondé sur la préservation des valeurs ethnoculturelles et de la personnalité de l'homme peul.

<sup>5</sup> « *Kirdi* est un mot d'origine *baguirmiennne* (Tchad) importé au Nord-Cameroun après la prise de Mora par les troupes françaises et suite à la défection de l'armée allemande (1916). Le mot le plus usité pour désigner les populations non Foulbé, adeptes des religions traditionnelles, reste celui de *haabe*, pluriel de *kaado*. » in HamadouAdama, 2005, « Islam et christianisme dans le bassin du lac Tchad : Dialogue des religions ou dialogue des religieux ? » Recherches Africaines [en ligne], Numéro 04 - 2005, 2 juin 2005. Disponible sur Internet : <http://www.recherches-africaines.net>. Consulté le 6 novembre 2009.

<sup>6</sup> Les années entre parenthèses représentent le début et la fin de son règne, tout comme pour l'*ArdoDjobdi*.

<sup>7</sup> « Le vocable *laamiido*(ou *lamido*) par lequel on désigne le chef traditionnel en fulfulde (la langue peule), [veut dire] littéralement « l'intronisé », le terme de *laamiido* provient du mot *laamu*, signifiant alternativement pouvoir, autorité ou règne selon le contexte dans lequel il est employé. Il revêt tout d'abord une connotation répressive, véhicule une idée de domination, valorise l'obéissance » (Issa Saïbou, « Paroles d'esclaves au Nord-Cameroun », *Cahiers d'études africaines*, 2005/3 n° 179-180, p. 853-877) envers le chef et le recours à la force pour briser toute forme de résistance.

de torches géantes formaient un cercle de feu autour de son *Sare* ; se servant de leur bouclier pour couverture ils passaient la nuit sur place tout armés.»<sup>8</sup>

La nuit est ainsi parée d'une certaine solennité. La muraille qui entourait la ville, édifiée sous le règne d'*Ardo Issa*<sup>9</sup> était fermée, dès la nuit tombée. Comme dans une sorte de couvre-feu, toute la population se retirait et la cité était comme sans vie si ce n'est autour du palais de *l'Ardo*. Il régnait un climat de peur et de crainte qui faisait de la nuit un instant tabou. Mais, lors des manifestations marquant l'intronisation du *Laamiido*, Froelich (1954b : 37) rapporte que les fêtes duraient parfois trois jours ou plus. Et, chaque nuit, les serviteurs et les païens dansaient. Les Foulbé quant à eux ne dansaient jamais, seuls les jeunes *Mbororo*, garçons comme filles se mêlaient à la danse.

Le second moment à la base de la transformation de Ngaoundéré, est la prise de cette cité par les Allemands en 1901. L'une des conséquences majeures de la colonisation et par la suite de l'indépendance a été de faciliter les migrations et de drainer une population hétéroclite dans la ville.

Tout d'abord à travers l'exode rural. Il concernait surtout les jeunes Foulbé qui avaient grandi jusque-là dans une « société du loisir » (Boutrais, 2002 : 172) fondée sur l'esclavage<sup>10</sup>, et qui ne voulaient plus se plier aux travaux de la brousse pénibles et dégradant. Mais on pourrait aussi comprendre l'exode rural autrement que par cette raison. En effet, c'est moins la misère des ruraux qui est à l'origine des mouvements que la différence du niveau de vie entre la campagne et la ville. Par la suite, la colonisation et l'indépendance en 1960, ont favorisé l'arrivée des fonctionnaires dans la ville et accéléré la modernisation de Ngaoundéré. En 1950, on pouvait déjà dénombrer sur une population de 13 481 âmes, 1088 qui n'étaient pas du lamidat (ancienne cité de Ngaoundéré), et étaient constitués de Gbaya, de Sénégalais, de Bamiléké et autres originaires du Sud-Cameroun (Froelich, 1954b : 6). Si avant l'indépendance, il existait 14 services administratifs, le nombre de fonctionnaires a presque triplé après (Gondolo, 1978 : 93). Et cela implique pour ces nouveaux arrivants, un déplacement avec femmes et enfants. Ainsi, les migrations apportent des éléments culturels nouveaux dans la ville de Ngaoundéré. Ces nouvelles populations permirent une certaine rupture avec l'hégémonie peul. Plus encore, elles aidèrent aux modifications de la vie nocturne, même si cela ne s'est pas passé sans heurts, en témoigne la création du quartier *Bailadji*<sup>11</sup> en 1952.

*Bailadji* n'est certes pas le premier quartier construit à l'extérieur de l'ancienne cité de Ngaoundéré. En effet, le quartier administratif avait déjà été fondé par les administrateurs Allemands, en marge de l'ancienne cité, au quartier *Tizon*, à 8km de la cité peul. Par ailleurs, les subalternes sudistes de l'administration héritèrent de quelques logements qui constituaient le *Camp Fonctionnaires*. D'autre part, il faut noter l'installation à Ngaoundéré des missionnaires norvégiens en mars 1925 au quartier *Sabongari* (Løde, 1990 :15), toujours à l'extérieur de la cité peul. La création de *Bailadji* a cependant marqué une véritable mutation dans les comportements des populations de Ngaoundéré et leur considération de la vie de nuit.

<sup>8</sup> Mohammadou E., 1978, p.287

<sup>9</sup> Mohammadou, E., 1978, p.287

<sup>10</sup> Les « Peul procédèrent à une politique délibérée de déplacements de populations, à des fins d'exploitation économique. Des groupes entiers de Kaka et de Gbaya furent ainsi déplacés, avec leurs chefs et leurs biens, et installés en colonies agricoles (*rumde* pl. *durnde*), à proximité de Ngaoundéré, dans les régions fertiles. Ce système d'exploitation au profit de l'aristocratie peul mobilisa des milliers de personnes » Thierno (M.B.), 1992, « Le facteur peul et les relations interethniques dans l'Adamaoua au XIXe siècle », in Jean Boutrais (éd.), *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, actes du colloque de Ngaoundéré, éditions ORSTOM/ANTHROPOS, p. 74

<sup>11</sup> C'est par la délibération n°179/52 du 24 octobre 1952, rendue exécutoire par l'arrêté n°78 du 3 janvier 1953, que *Bailadji* est classé domaine de l'État. Finalement, c'est en 1964 que le nom *Baladji* est officiellement attribué au quartier.

En effet, dès les années 1900, les commerçants Bamiléké venus de l'Ouest-Cameroun, entretenaient des relations commerciales avec les ressortissants de Ngaoundéré. À leur arrivée dans cette ville, ils furent accueillis au quartier *Bali* dans l'ancienne cité, mais furent expulsés vers *Bailadji* par le *laamiido* Mohammadou Abbo (1948-1957). Les raisons de cette expulsion étaient à la fois politiques et religieuses. L'administration française faisait face à la rébellion de l'Union des Populations du Cameroun (UPC), qui ne cessait de faire des émules parmi les ressortissants de la région de l'Ouest, il ne fallait donc pas qu'il y ait "contagion" d'idées avec les Peul de Ngaoundéré. En plus, d'après les témoignages des premiers habitants de *Bailadji* eux-mêmes, leurs comportements ne cadraient pas avec la morale musulmane et le *pulaaku* : consommation d'alcool, de viande de porc, comportements libertins etc.

*Baladji* se démarque donc en ce qui concerne la vie nocturne car les populations développent de nouvelles formes d'activités. Ainsi se déploient les débits de boisson en tout genre, des maisons de joie, des circuits et autres gargotes. L'extension du quartier *Baladji* fait naître tout à côté le quartier *Joli-Soir*, qui en est la continuation sur le plan comportemental et ethnique. On retrouve donc dans ces quartiers les populations du Sud du Cameroun, du Grand-Nord<sup>12</sup> et des communautés africaines. Elles se spécialisent dans la vente des boissons locales (*bilibili*, *arki* entre autres).

S'agissant toujours des raisons qui ont facilité les migrations à Ngaoundéré, notons enfin la construction du chemin de fer et son inauguration en 1974. La gare fit émerger de nouvelles habitations et un nouveau quartier, *Gadamabanga*. Ainsi, le 1<sup>er</sup> Recensement Général de la Population et de l'Habitat (RGPH) de 1976 estimait la population à 38 800 âmes ; le 2<sup>e</sup> RGPH de 1987, à 78 000. Mais cette croissance de la population n'est certainement pas due uniquement à la gare ferroviaire et à la route bitumée. Même si nous devons leur reconnaître une grande importance comme facteur motivant de migrations. Il faut ajouter à cela, la construction du centre universitaire en mai 1977 et l'érection de la ville en chef-lieu de province en 1983.

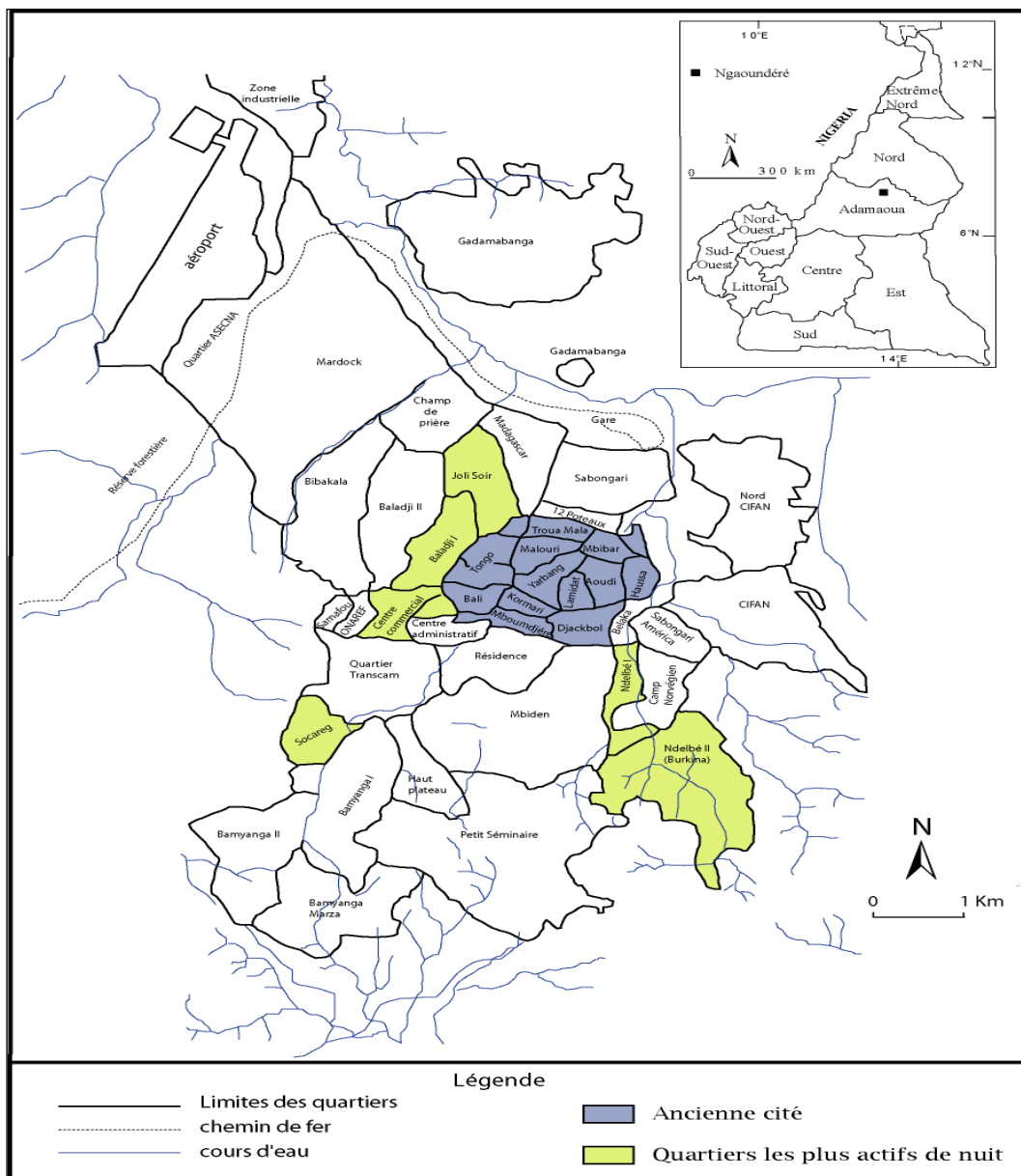
Le centre universitaire et, dès 1993, l'université, ont drainé une grande quantité de personnes dans la ville. Déjà pour la construction des infrastructures devant abriter l'institution, et ensuite les étudiants, de nationalités diverses, qui s'y installent. Ainsi, durant l'année académique 1982-1983, le centre universitaire comptait 82 étudiants. L'année suivante, ces effectifs ont presque triplé passant à 237. En 1991-1992, le centre universitaire comptait 306 étudiants, avec un pic de 563 l'année précédente (Mpoual, 2006 : 9)<sup>13</sup>.

La ville n'a donc cessé d'évoluer et de se transformer depuis plusieurs années. L'installation massive des populations, tant camerounaises qu'étrangères a grandement contribué à la transformation de Ngaoundéré. Malgré tout, elle ne perd pas son côté traditionnel, au point de donner l'aspect d'une ville à deux visages.

---

<sup>12</sup> Les expressions "Nord-Cameroun" et "Grand-Nord" sont utilisées dans le cadre de cette étude afin de désigner les trois régions administratives actuelles de l'Adamaoua, du Nord et de l'Extrême-Nord.

<sup>13</sup> L'Université de Ngaoundéré compte à ce jour 17 000 étudiants selon le site officiel de cette institution, <http://www.univ-ndere.cm/index.php?LANG=FR>, consulté le 18 janvier 2015.



Carte 1. Les quartiers les plus actifs de nuit dans la ville de Ngaoundéré

La carte nous permet de distinguer l'ancienne cité des nouveaux quartiers. On reconnaît l'ancienne cité à sa forme circulaire. Froelich (1954a : 9) en parle en ces termes :

*La ville a la forme d'un ovale de 4750 km de circonférence, dont les deux diamètres mesurent respectivement 1100 km et 1700 km; la superficie approximative est de 6,15 km<sup>2</sup>, ce qui donne une densité urbaine de  $12\ 393 : 6,15 = 2.000$  habitants au km<sup>2</sup>. L'agglomération occupe une éminence de forme allongée, presque entièrement entourée par un système de petits thalwegs. Elle est profondément pénétrée par un ravin coulant vers le Nord-Est, rejoignant le ruisseau qui la borde au Sud.*

À ce jour, les quartiers de cette ancienne cité se caractérisent par leurs habitations semi-modernes, c'est-à-dire des maisons traditionnelles avec un peu de ciment pour les solidifier. On y remarque le manque d'éclairage public et l'absence de bars. Ici, les activités cessent quasiment à la tombée de la nuit. Tout au plus peut-on remarquer des femmes qui vont d'une maison à l'autre, ou des hommes installés dans un salon, assis sur des tapis, la porte ouverte, passant la soirée devant des tasses de thé. L'ancienne cité a aussi la particularité d'être bâtie autour de la concession du *laamiido*, chef traditionnel peul et chef religieux ; concession que jouxte la Grande Mosquée, dans le quartier dit *Lamidat* (voir carte). On y vit essentiellement

sur les principes de l'islam<sup>14</sup>. Ainsi, l'observation permet de remarquer l'inexistence de manifestation religieuse autre que l'islam.

Si l'islam est l'une des bases de l'édification de la ville de Ngaoundéré, il demeure l'un des piliers de la vie nocturne dans cette ancienne cité. À Ngaoundéré, il existe plusieurs associations œcuméniques dénommées *zikru Allah*, dont l'objectif est d'encadrer ses membres à une meilleure psalmodie de la *shahâda* (témoignage rendu par la parole au Prophète Muhammad), et des formules panégyriques pour sanctifier *Allah*. Tout de blanc vêtu, les membres de ces associations se réunissent tous les weekends après la prière de *l'Ichâ* (soir).

*Certaines de ces réunions peuvent se terminer au-delà de minuit, car l'un des principaux objectifs de ces assemblées nocturnes est justement de rendre le culte à Dieu agréable et attractif afin d'intéresser davantage la jeunesse dans l'objectif de la soustraire des voies de la débauche (les bars, les clubs, etc.) qui, aux yeux des responsables de ces associations, sont habituellement des lieux de mixité et, potentiellement, de déviation morale et religieuse.*  
(Adama, 2004 : 70)

Face à cette vie nocturne taciturne, les nouveaux quartiers de la ville de Ngaoundéré sont plus actifs dans la nuit. On y retrouve plus de bars et de lieux de plaisirs. Au quartier *Joli-Soir*<sup>15</sup> par exemple, nos enquêtes de terrain ont montré qu'environ 50% des ménages du quartier tirent plus de 90% de leurs revenus des activités liées au *bili-bili* (bière locale faite à base de mil). Le quartier vit essentiellement de cette activité. Il faut rappeler que cette spécialisation remonte à la période coloniale. L'administration française garantissait la protection des activités mal perçues par les dignitaires Peul, la consommation d'alcool étant proscrite par l'islam. *Joli-Soir* comptait en 2013, 250 lieux de production de bière de mil, soit une densité de 5 distilleries par hectare pour un quartier qui en fait environ 50. Les distilleries tiennent lieu à la fois de lieux de production et de points de consommation.

Les ressortissantes du Grand-Nord se sont spécialisées dans la vente du *bili-bili*. Cette boisson a été introduite dans la ville de Ngaoundéré par les *Laka*, capturés au cours des conquêtes foubé. Elle a été par la suite vulgarisée par les *Toupouri*, dont l'installation dans la ville remonterait aux années d'indépendances. Les premières fabricantes de *bili-bili* étaient les femmes des militaires installés à Ngaoundéré. En 1965 commença la commercialisation des boissons traditionnelles que sont : *afouk*, *ngboryanga*, *arki*, *nkpata*, *hankoua*, *oukouri*, ceci dans quatre domiciles privés (Ngo Nlomée, 2004 : 61). La production n'a cessé de croître depuis 1970, en la faveur du flux migratoire des populations du Nord et de l'Extrême-Nord. Ajoutons à ces populations celles du Tchad qui vinrent accroître le nombre de vendeuses dans la ville à partir de 1979<sup>16</sup>. Ainsi, de plus en plus de femmes se consacrèrent à cette activité au point où une rue au quartier *Joli-Soir* s'est transformée en un véritable repère de cabarets. Ceux-ci se reconnaissent au drapeau rouge ou par une bouteille remplie d'eau au-dessus de laquelle sont placées des fleurs marguerites accrochée à l'extérieur de la "case-brasserie".

<sup>14</sup> Jusqu'à ce jour et malgré l'administration de l'État Camerounais, les mœurs au sein de l'ancienne cité sont encore très réglementées par la cour du *Laamiido*. En effet, il existait au sein du lamidat une prison qui était redoutée de toute la population. Les écarts de conduite y étaient sanctionnés. Certes détruite en 1961, elle demeure très ancrée dans les consciences collectives et impose une crainte permanente. De plus, parmi les notables siégeant autour du *Laamiido* (la *Faada*), on retrouve toujours le *Sarkin Yara*, chef des prisons et bourreau, chargé de temps en temps d'administrer des châtiments corporels à ceux qu'on considérait coupables de manquement aux bonnes mœurs musulmanes.

<sup>15</sup> Nous nous attardons sur ce quartier en particulier de par ce qu'il représente pour la vie nocturne, à travers son nom, les activités qui y sont menées dans la nuit, et son mélange ethnique et religieux.

<sup>16</sup> Les migrations tchadiennes ont été motivées principalement par les guerres civiles. La Première Guerre civile tchadienne débute fin 1965 par une révolte contre le régime de François Tombalbaye, considéré comme représentatif de la domination politique des ethnies du sud du Tchad sur celles du nord et du centre. Elle se termine par l'établissement en 1979 du Gouvernement d'union nationale et de transition, formé par différents groupes rebelles nordistes et présidé par Goukouni Wedeye. L'opposition entre Goukouni Wedeye et Hissène Habré conduit à la Deuxième Guerre civile tchadienne dès 1979.

La nuit dans ces cabarets traditionnels peut être considérée comme un moment de rencontre entre les différents consommateurs de la ville. Il existe de plus en plus de cabarets. En plus de ceux déjà présents à Joli-Soir, on en trouve aussi à *Onaref* (derrière la Cathédrale Notre Dame des Apôtres), où on peut aussi consommer du vin de palme ; à *Socaret, Sabongari, Burkina* et *Gadamabanga*. Aujourd'hui, la vente de boissons traditionnelles se fait tous les jours et toutes les nuits, dans les domiciles privés ou dans des locaux que louent les vendeuses. Elle commence vers 8h et s'achève à la fin du fût de 200 litres de vin, environ entre 21h et minuit.

À côté de ces brasseries traditionnelles, prolifèrent des auberges de fortune dans et autour du quartier *Joli-Soir*. Il y en a une vingtaine, qui fonctionnent de manière informelle et dont la construction est étroitement liée à la consommation du *bili-bili*. Il faut souligner que, parmi les propriétaires, deux se réclament de confession musulmane, preuve qu'aucune communauté religieuse de Ngaoundéré n'est désormais indifférente aux opportunités économiques liées à la production du *bili-bili* à Joli-soir. Les services procurés dans ces établissements sont appréciés à la fois par les non-musulmans que par les musulmans. En parcourant les registres de quelques auberges, on constate une forte présence des noms à consonance arabe, liés à l'islamisation. Certes les clients pourraient tout aussi bien donner des noms d'emprunt afin de passer incognito. Le témoignage d'une tenancière de "bar-auberge" à *Joli-Soir* est assez éloquent de l'état d'esprit de certains clients :

*Ici, nous voyons passer beaucoup de gens. Les musulmans sont nombreux quand même. On les reconnaît parce qu'ils veulent toujours se cacher. Souvent, quand ils viennent au bar, il commande le coca, puisque la couleur est sombre, ils laissent la bouteille devant eux et commandent aussi le whisky. Quand ils font le mélange, on ne sait même pas que c'est de l'alcool. Ce mélange-là, c'est le "coca-alhadji" (sourire). C'est comme si les musulmans ont souvent honte de venir ici, mais ils n'ont pas le choix, ici c'est bien. Parfois, ils achètent la bière, mais laisse la bouteille loin d'eux pour qu'on ne voit pas qu'ils boivent la bière, et ne se servent que de temps en temps.<sup>17</sup>*

En désapprouvant les pratiques sociales des populations non-convertis à l'Islam, les dignitaires Peul ont permis au quartier *Joli-Soir* de se construire une identité lui permettant de s'imposer comme un espace urbain alternatif à Ngaoundéré, à la différence de l'ancienne cité où les lieux de divertissement sont davantage privés. Ainsi, jusqu'à la fin des années 1980, ce quartier était un des rares à offrir des lieux de plaisirs et de divertissement aux populations urbaines locales. De nos jours, et ce en dépit de l'émergence d'autres zones, l'imaginaire populaire local associe ce quartier au divertissement.

## **II- Les loisirs nocturnes traditionnelles à Ngaoundéré**

Établir un bilan de toutes les activités de nuit sur le plan traditionnel est assez ardu, d'une part, parce qu'un tel bilan souffre de l'absence de sources écrites et même orales, d'autre part, à cause de l'eupéanisation de plus en plus grande des loisirs de nuit à Ngaoundéré depuis l'indépendance en 1960, il devient difficile de retrouver des personnes pouvant témoigner de ce que fut les loisirs traditionnels. Nous abordons ici, deux aspects ludiques qui nous semblent marquant, et l'expression de ce que fut la nuit pour les Foulbé de Ngaoundéré : le *soro* et le *hiirde*. À côté de cela, il est intéressant de s'attarder sur les activités des femmes libres, les *adjaba'en*.

<sup>17</sup> Marguerite (nom d'emprunt), entretien tenu le 12 avril 2010 à Ngaoundéré, quartier *Joli-Soir*.



### A- *Le soro, un rituel traditionnel du mariage*<sup>18</sup>

Le *soro* est une coutume peul très ancienne du mariage et qui a totalement disparu à Ngaoundéré. Il se déroule le soir du troisième jour après que la mariée eût gagné le domicile conjugal, en fait, avant la consommation de celui-ci. Les mariés doivent en être à leur premier mariage. L'essentiel des cérémonies s'étant déjà déroulé, les principaux acteurs du *soro* sont : les deux époux et leurs parrains (appelés ici *baaba'en*, ce qui signifie en fulfulde *pères*). Le jeune homme a pour parrain l'homme du village le plus anciennement initié au *soro* et la jeune femme, celui qui vient immédiatement après (uniquement des hommes). Peuvent aussi y assister, tous les autres hommes du village et des villages voisins, ainsi que les invités, formés des représentants des différentes fractions peul, tous déjà initiés.

Tout commence le soir au coucher du soleil par un grand repas offert à tous les participants vers 18h30. Cependant, les jeunes mariés, qui ne peuvent y prendre part, sont représentés par leurs parrains. Lorsque le repas tire à sa fin, vers 20h30, les deux parrains, chacun en ce qui le concerne, vont chercher les mariés discrètement pour les entraîner à travers les champs dans la brousse, afin de prendre de l'avance et arriver à l'endroit où aura lieu le rituel. Le repas achevé, les autres participants ratissent la brousse environnante pour tenter de les rattraper avant qu'ils ne parviennent à l'endroit, situé à quelque distance du village.

Le premier à le faire lance un cri de ralliement, ce qui permet à ses compagnons d'accourir rapidement. On cherche alors à battre avec des verges les deux jeunes époux tandis que leurs parrains tâchent de s'y opposer. Si les poursuivants ne parviennent pas à les rattraper, ils se fustigent entre eux en s'administrant les coups originellement destinés aux jeunes époux, avec cette différence que ces coups sont limités aux membres inférieurs (des genoux jusqu'aux pieds). Mais ces coups ne sont pas distribués au hasard : chacun ne peut battre que ceux qui sont moins anciens que lui dans le *soro* et ne reçoit de coups que de ceux qui sont plus anciens. C'est-à-dire que le plus ancien dans le *soro* peut battre tout le monde tandis que le plus récemment initié est battu par tout le monde. La cérémonie se déroule dans un endroit assez dégagé mais que ne vient éclairer aucune lumière sauf celle de la lune lorsqu'elle apparaît. Elle dure entre trois et cinq heures d'horloge.

En définitive, le *soro* est considéré comme une affaire d'hommes. Il commence au début du nyctémère, qui coïncide aussi avec le jour peul (Oumarou Dalila., 1999 : 216). La nuit étant la première partie du jour, le début de la nuit est doublement symbolique, en tant qu'il est le début du commencement ; mais aussi parce qu'il est placé sous le signe de la confusion, et tout se passe en effet dans le plus grand désordre, à la faveur de l'obscurité. Le *Soro* consiste à initier les mariés aux vicissitudes de la vie de couple et à apprendre à se supporter mutuellement, ceci dans le strict respect des règles de vie peul, le *pulaaku*. Il s'agit d'amener la femme à supporter l'épreuve de l'accouchement sans gémir, et à l'homme de supporter la circoncision. C'est une leçon de vie qui est donnée aux jeunes époux, avec tout le sérieux qui sied au mariage, sans toutefois revêtir le caractère uniquement ludique du *hiirde*.

### B- *Le hiirde*

Il s'agit d'une réjouissance en soirée pendant laquelle les hommes montrent leur habileté au langage et surtout font étalage de leurs biens. Le terme *hiirde* vient du verbe *hiirgo*, qui signifie passer la soirée en se divertissant. Le *hiirde* se vit de plusieurs manières possibles, il peut être le fait de passer la soirée dans la rêverie solitaire, ou dans la causerie en groupe ; il

<sup>18</sup> Ces informations nous ont été fournies par Mme Kadidja Ousmanou au quartier Bali, en complément à l'article d'Abdoulaye Oumarou Dalil, "Le Soro ou rituel d'initiation du couple chez les Foulbé du Diamaré". Article en ligne sur [http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins\\_textes/pleins\\_textes\\_6/colloques2/34254.pdf](http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_6/colloques2/34254.pdf) consulté le 21 juin 2013.

peut aussi s'agir d'une manifestation de réjouissance collective organisée en soirée. Cette manifestation peut se rapporter au mariage, à l'intronisation du *laamiido*...réunie très souvent par un *laamiido* ou un homme fortuné, « elle est essentiellement une fête collective nocturne » (Saïbou N., 1994 : 4).

Ce jeu se déroule dans la nuit et ne l'excède pas. Si d'aventure le *hiirde* commence en journée sa durée ne dépasse pas la nuit attenante à cette journée-là. Il se déroule soit à l'air libre, à l'extérieur de la case de la personne qui a organisé le *hiirde* (*hiirde-fijirde*), soit à l'intérieur de la case. Le jeu regroupe plusieurs personnes du village, hommes, femmes (de préférence libres), et surtout des musiciens.

Une autre forme de *hiirde* se déroule dans la case (*hiirde-Sukaaku*) et regroupe un public mixte et jeune. L'entrée dans la case étant payante pour les hommes, il n'est donc pas ouvert à tous. Les femmes sont choisies en fonction de leurs avantages physiques. Ce dernier type est une compétition pour obtenir la faveur des femmes. Il peut aussi s'appeler le *Sukaaku* ou jeunesse. Il représente une épreuve que traverse l'homme pour conquérir une femme, ou inversement. Le jeu consiste à faire plus de dépense que l'autre et à se montrer maître de la parole plus que son rival. Aujourd'hui, tous ces loisirs traditionnels tendent à disparaître et laissent la place à des loisirs de plus en plus européanisés.

### C- Lesadjaba'en, femmes libres ou prostituées traditionnelles ?

Dans l'ancienne cité, les activités des "femmes libres" (*adjaba'en*, pluriel *deajabaajo*) laissent penser à de la prostitution. Classiquement, La prostitution est une activité consistant à échanger des relations sexuelles contre une rémunération. Très souvent, les prostituées abordent les clients en route ou dans d'autres lieux de villégiature. Ici, l'activité est assez sournoise. En effet, les *adjaba'ens* sont courtisées par les hommes qui les prennent pour la nuit. Ils leurs offrent des cadeaux souvent comparables à ceux offerts à leurs femmes à la maison. Les "femmes libres" sont malgré tout discriminées, puisque la société musulmane tient en haute estime le mariage. Elles ne sont pas respectées et sont malheureusement prêtes à tout pour avoir un homme. Tel est le cas de Hadidja, jeune femme musulmane *Mandara*<sup>19</sup>, âgée de moins de 30 ans, tenancière d'un restaurant traditionnel dans le quartier *Tongo*.

Hadidja vit à Ngaoundéré depuis 5 années. Arrivée dans la ville à la suite de l'expulsion de son mari du village. Elle s'en est séparée depuis deux ans car celui-ci passait plusieurs jours sans rentrer à la maison. Après ce mariage raté, elle ouvre un restaurant dans une maison qu'elle loue au quartier *Tongo*, afin de gagner sa vie. Pour elle, quel que soit l'homme qui se présenterait à elle, elle accepterait ses avances si celui-ci peut subvenir à ses besoins. Elle emploie 3 de ses sœurs, pour la cuisine et 2 garçons pour la plonge. Et toutes ces femmes ne veulent qu'une chose : se marier. À la question de savoir pourquoi elles insistent tant à se mettre en couple alors qu'elles ont déjà de quoi subvenir à leurs besoins, elles nous répondent que « c'est à l'homme de le faire, si nous étions mariées, nous n'aurions pas à faire ce type de travail »<sup>20</sup>. Dans la tradition peul, « le mariage signifie ascension sociale pour la femme » (Djingui, 1993 : 192). En effet, « l'image du mariage véhiculée par la langue peul, à travers le terme « *bangal* » est associé à une idée de grandeur, de hauteur, d'ascension. À ce stade, nous pouvons dire que le mariage est vécu, par les Peul, comme un mouvement vers le haut. » (Djingui, 1993 : 191). Hadidja est aujourd'hui une *daadasuudu*, une femme à la tête des *adjaba'en*.

Dans son restaurant, elle travaille de 08h à 23h, et pendant les périodes de jeûne de Ramadan, c'est entre 18h et 23h qu'elle prend la première tranche de travail, et de 2h à 5h pour la deuxième tranche. Elle y vend des ignames, du couscous, du riz, de la bouillie et différentes sauces. Malgré tout, on peut remarquer quelques enfants qui jouent à même le sol dans la maison. Chacune des filles en a un et affirme que les hommes viennent, « disent "je

<sup>19</sup> Les *Mandara* sont une tribu originaire de l'Extrême-Nord du Cameroun.

<sup>20</sup> Entretien avec Hadidja, tenu le 22 août 2009 à Ngaoundéré.

*t'aime" »et s'en vont sitôt qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient. Ils ne veulent pas se marier. Toutes les nuits, il y en a un nouveau, plus amoureux que celui de la veille, mais jamais ne veulent s'engager.*

Ce sont donc ces femmes qui sont considérées comme des prostituées sur le plan traditionnel. Mais prostituées qui, on peut le constater, le font dans l'espoir de trouver parmi leurs courtisans, non plus des clients, mais des maris.

### **III- Les loisirs nocturnes modernes à Ngaoundéré**

#### **A- Les nouveaux loisirs**

Les nouveaux loisirs de nuit à Ngaoundéré sont en effet très européanisés. Il s'agit aujourd'hui de soirées passées entre amis dans un bar, de celles passées en boîte de nuit, ou autres circuits, des soirées dansantes et culturelles. Les boîtes de nuit se sont développées dans la ville de Ngaoundéré dans les années 1970. En effet, il a fallu l'électrification de la ville en 1976 pour voir émerger les boîtes de nuit, dont la plus ancienne semble être le *Babouka* au quartier *Joli-Soir* (Wanedam D., 2009 :5). Depuis les années 1990, plusieurs autres se sont développées avec des fortunes diverses. Nous pouvons citer entre autres le *Printemps* (Centre Commercial, fermé en 2007), le *Tamantha* (Baladji II, fermé en 2006), le *Boucarou* (Hôtel Transcam), le *Temple d'or* (quartier Joli-Soir), et le *MarhabaVIP night-club* (Centre Commercial), tous trois toujours fonctionnels.

Les *snacks bars* dans la ville se sont développés comme des champignons depuis 1952. Avant cette date, l'alcool est prohibé et vendu de manière frauduleuse dans le Lamidat. L'expulsion des "immigrés" camerounais installés dans l'ancienne cité a permis la libéralisation de la vente d'alcool. Le premier bar de la ville a été créé justement dans les années 1950, il s'agit du *Nylon bar* au sud du Centre Commercial, (Tassou, 2005 : 213). Les *bars* se sont donc ensuite développer dans presque tous les quartiers en dehors de l'ancienne cité de Ngaoundéré sous l'impulsion des populations étrangères à Ngaoundéré. Cet état de chose conduisit à la naissance d'activités annexes autour des bars : vente de nourriture (poisson cuit à la braise, porc, soya...). prostitution, et racolage des serveuses des bars, ces dernières sont très souvent l'élément de fidélisation de la clientèle. À ces lieux de loisir de nuit, il faut ajouter les *circuits*. Il s'agit de sortes de restaurants dans lesquels sont proposés aux clients, des boissons alcoolisées, mets, et surtout des plaisirs sexuels par l'intermédiaire de filles officiant par ailleurs comme serveuses. Parmi les circuits les plus-en vue dans la ville de Ngaoundéré, nous pouvons citer le *MamiFrotambo* au quartier *Baladji I*.

Au-delà des mesures prises par les *laamiibe* pour interdire la vente d'alcool au sein du lamidat, donc de l'ancienne cité, il est important de rappeler que, sous administration allemande (1901-1916), la consommation d'alcool n'était pas véritablement réglementée. En effet, le 22 Novembre 1916, juste après leur prise du Cameroun, les Français interdisent la vente d'alcool au Cameroun et crée un service d'hygiène, le 1<sup>er</sup> décembre 1916 (Mveng, 1985 : 118). Au-delà de la nécessité de se débarrasser des avatars de l'ancien système, il faut y voir aussi une volonté d'assainir le mode d'administration au Cameroun. La France publia de nombreux décrets afin de juguler le problème d'alcool. Dès le 1<sup>er</sup> octobre 1917, une loi réprimant l'ivresse publique et instituant une police des débits de boissons fut publiée<sup>21</sup>. Cependant, cette politique répressive développa surtout la consommation clandestine d'alcool. Face à cette situation, l'administration coloniale promulgua des lois réglementant progressivement le régime de l'alcool sur le territoire camerounais. Il s'agit des lois des 23 mai 1924 et 13 août 1924. Par la suite vint le décret du 18 décembre 1925, fixant à un maximum de 14 degrés, l'alcoolémie de toutes les boissons qualifiées d'hygiéniques et autorisant certains "indigènes" à se procurer des spiritueux. Nous pouvons aussi citer la loi du 23 janvier 1927, complétant celle de 1925, au sujet de la vente et la

<sup>21</sup>Journal Officiel des Territoires du Cameroun, n° 268, 1<sup>er</sup> août 1931, p.535.

circulation de l'alcool au Cameroun. Pour repréciser les règles à tenir dans le cadre de la vente et de la circulation des boissons alcooliques et hygiéniques dans le territoire. Et le décret du 24 mai 1931 qui abrogea celui de 1927. Aujourd'hui, la gestion des débits de boisson est réglementée par le décret 90/1483 du 09 novembre 1990. Malgré tout, l'alcool demeure prohibé dans l'ancienne cité par les autorités traditionnelles de Ngaoundéré.

Dans les bars, on retrouve des travailleurs dont le portrait est assez commun. Ce sont très souvent des femmes dont le niveau moyen d'éducation scolaire ne dépasse que rarement le primaire.

#### *B- Le commerce du sexe*

Le commerce du sexe n'est pas né à Ngaoundéré avec les migrations, même s'il a pris de l'ampleur avec elles. Ketil Fred Hansen écrit: « *DrPassarge appears to have spent a good night, though. He and his followers were given plenty of food and fourteen young girls for the night* » (Hansen K. F., 1999: 340). Cela montre qu'en 1894 déjà, au moment de l'arrivée des premiers explorateurs Allemands, "le plus vieux métier du monde" était utilisé dans le lamidat de Ngaoundéré pour permettre la détente des étrangers ou des invités de marque. Sous la colonisation, des actes de prostitution sont relevés dans la cité et sont même reconnus et réglementés. En effet, chaque femme exerçant dans ce métier devait justifier d'un domicile fixe et être répertoriée dans le registre tenu par les autorités, avoir un carnet de santé et se présenter régulièrement aux contrôles médicaux (Lamine M., 2004 : 68). Froelich J.-C. (1954a : 38) parle dans l'ancienne cité de Ngaoundéré, d'une prostituée de race peul, tirant le principal de ses revenus de la vente de vin et de bière. Avec des clients diurnes et nocturnes, qui se rendaient parfois chez elle. Ses clients payaient avec des étoffes ou parfois des billets de 1000 francs. Il parle aussi de certaines prostituées, soumises à l'autorité d'un protecteur et à qui elles reversent leurs revenus.

Avec l'indépendance, la prostitution est purement et simplement réprimée par la loi, à travers les articles 294 et 343 du code pénal camerounais entre autres. Dans une ville où les lois islamiques et la tradition sont aussi dominantes que dans la ville de Ngaoundéré, il était presque inadmissible de parler ou de pratiquer vertement la prostitution. Elle se pratiquait donc de manière très discrète. Parfois sans rémunération en argent, puisque les clients offraient essentiellement des cadeaux en nature, pagnes par exemple (Froelich, 1954a : 39). Mais, le commerce du sexe prend véritablement de l'ampleur avec l'arrivée des étrangers dans la ville de Ngaoundéré, principalement des Bamoun et la création du quartier *Baladji*. Elles passent pour être les premières à avoir ouvert des circuits où elles vendaient des boissons alcoolisées, des mets et leurs corps dans ce quartier. Il faut pourtant attendre l'inauguration et la mise en service du chemin de fer *Transcamerounais* pour que l'activité prenne de l'ampleur. En effet, le chemin de fer a grandement facilité le déplacement des populations et drainé dans la ville un nombre important de travailleurs, donc de potentiels clients.

Le commerce du sexe n'exclut pas de religion. On retrouve parmi les prostituées toutes les obédiences. Il faut dire que les clients aussi sont de toutes les obédiences. En effet, la clientèle des prostituées est aussi variée que la population de la ville elle-même. On y retrouve toutes les catégories socioprofessionnelles. Seuls les expatriés "Blancs" ne viennent pas à *Baladji*, préférant être "servis" dans leurs chambres d'hôtels ou d'auberges. Cette attitude met en exergue plusieurs formes de prostitution dans la ville de Ngaoundéré. Ainsi, on peut tout d'abord citer les prostituées de la route, celles qui font le "trottoir" ou le "poteau" (expressions qui tiennent au fait qu'elles sont toujours soit au bord de la route, soit accoudées à un poteau électrique dans l'attente d'un éventuel client). Généralement, elles sont plusieurs à habiter dans une maison, où elles reviennent dans la nuit de temps à autre avec un client. Une fois la besogne terminée, elles sont payées et retournent au trottoir. On les retrouve au quartier *Joli-Soir* entre le *Carrefour Gabriel* et le *Carrefour de la Joie*, mais aussi entre le carrefour tissu et le Carrefour de la Joie, sans oublier qu'entre ce carrefour et le carrefour à

l'entrée sud du *Petit Marché*, on peut être accosté par une fille de joie à n'importe quelle heure de la nuit. Même si elles disent de prime abord que les prix pratiqués sont à partir de 1000 FCFA, tout dépend en fait de l'aspect physique du client, de l'allure et de l'âge. Car, ce prix peut très vite dégringoler à 500 FCFA, voire 300 FCFA ou alors grimper jusqu'à 5000 FCFA.

Certaines prostituées louent des chambres dans des auberges et s'entendent pour une rémunération avec le propriétaire. À la fin de chaque mois, elles lui reversent des dividendes. Ces auberges de joie se reconnaissent assez facilement à la lumière rouge qui s'allume à l'extérieur à partir de 21 heures ou 22 heures. Cette lumière vaut justement le surnom d'"ampoule rouge" à ces auberges. Toujours dans le même style, nous avons des prostituées employées dans des circuits. Elles y viennent pour la nuit, y ont une chambre et s'y installent. Elles sont sous le couvert d'une matrone, gérante et propriétaire, chargée de l'accueil et de l'orientation des clients, à qui l'on doit reverser la recette contre salaire et protection sociale. Un circuit classique est constitué d'un espace réservé aux consommateurs d'alcool, avec un bar attenant. Il est aménagé des espaces pour une certaine intimité des consommateurs tout à côté ; et enfin les chambres où se trouvent les filles de joie. Il faut, dans ce cadre, détenir à partir de 2000 FCFA. Celles de cette catégorie, une fois le travail terminé vers 2 ou 3 heures du matin, selon les périodes, rentrent dans leurs domiciles.

Il y a à côté de ces prostituées, celles qui se font appeler elles-mêmes "poules de luxe", on ne les trouve pas à *Baladji* et s'adressent à une clientèle très sélecte. Elles sont en contact avec des hommes d'affaires, des administrateurs, en fait la haute société de la ville. C'est à elles que les hôtels font appel pour égayer les nuits des clients importants. Pour elles, les prix sont indéterminés, juste très élevés pour le Camerounais moyen, c'est-à-dire à partir de 10 000 FCFA. Citons aussi les "petites prostituées très embêtantes" (P.P.T.E.) comme on les appelle dans le milieu, et qui baissent gravement les prix de l'avis de Ma Henriette<sup>22</sup>, qui se fait nommer ainsi à cause de son âge avancé, plus de 25 ans de "service" à son compteur. Ces P.P.T.E. sont en général des étudiantes, des élèves et des nigérianes.

### **Conclusion**

Il était question dans cet article de comprendre comment l'urbanisation, les migrations et la colonisation ont influencé le vécu de la nuit dans la ville de Ngaoundéré. Depuis 1952, année de création du quartier *Bailadji*, la ville de Ngaoundéré n'a cessé d'évoluer dans sa conception et dans sa pratique de la nuit. En effet, ce quartier cosmopolite est le reflet des grands mouvements sociopolitiques qui ont marqué l'histoire de la ville. Ngaoundéré a connu trois périodes fortes dans son histoire. Une période anté-colonisation marquée par sa conquête par les Foulbé au XIX<sup>e</sup> siècle. Ils y introduisent l'Islam, religion qui, aujourd'hui encore, est la plus représentée dans la ville. Leur installation dans la localité est à l'origine de la création de la première cité (aujourd'hui appelée *ancienne cité de Ngaoundéré*).

Ensuite, la période coloniale. D'abord les Allemands de 1901 à 1915, puis les Français de 1915 à 1960. Ils apportèrent à la ville de nouvelles religions, une autre manière de vivre et modernisa la ville en l'agrandissant. Ce passage des européens contribua à ouvrir la ville et à attirer des populations de toutes parts. Enfin, la période post-colonisation qui consistait en la rétrocession de la ville aux autorités camerounaises à la suite de l'indépendance en 1960, avec son corolaire de fonctionnaires, de services publiques, d'infrastructures, qui drainent à Ngaoundéré de plus en plus de personnes.

Tout cela a contribué à insuffler à la ville une autre manière de vivre la nuit, de nouveaux comportements, de nouvelles activités et de nouveaux lieux de villégiatures. L'impact des populations étrangères à Ngaoundéré nous a permis de comprendre que, c'est par un *melting-pot* culturel, que la vie de nuit dans cette ville a connu un changement radical.

---

<sup>22</sup> Entretien tenu le 22 avril 2013 à Ngaoundéré.

Lors de notre enquête de terrain sur la vie nocturne à Ngaoundéré, nous avons posé la question suivante à un échantillon d'une centaine de noctambules : « *Que représente la nuit pour vous ?* ». Quelques-unes des réponses que nous avons eues sont les suivantes : « *La nuit est un moyen d'équilibrer la vie par rapport aux activités quotidiennes, un moyen de compenser les activités de la journée, un moment important de détente.* » « *Je ne sais comment le décrire, une bulle d'oxygène, un moyen d'oublier, de se distraire, oublier la vie quotidienne quoi !* » ; « *La nuit est la preuve que le jour ne suffit pas* » ; « *la drague ! Pourquoi pas ?* » ; « *C'est juste une façon de sortir avec des amis dans une bonne ambiance musicale, après le reste n'est pas très important* » ; « *La nuit, tous les chats sont gris, les gens se lâchent en montrant leur part d'ombre comme ils ne la montrent pas en plein jour* ». La nuit est donc pour une grande partie des sujets interviewés, le moment privilégié pour les loisirs, pour se faire plaisir, pour s'amuser.

Pour y arriver, les populations de Ngaoundéré ont su développer deux villes en une. Une partie, socle de la tradition, dans laquelle le *Laamiido*, chef peul emblématique, conserve la mainmise, comme dans un sursaut de conservation d'un passé qui est en train de passer. Malgré les mélanges culturels, cette partie de la ville garde son caractère traditionnel presque inviolable. La question que l'on peut se poser est de savoir jusqu'à quand cette stratégie d'insoumission à la tendance moderne tiendra-t-elle ? La jeune génération moins encline à se plier aux traditions, se laisse facilement attirer par les nouveaux loisirs. Nous pouvons ainsi conclure avec A. Landry (1874-1956), considéré comme l'un des pères de la transition démographique, que :

*Il y a une foi générale dans le progrès, et il y a une volonté générale de progrès. Et ainsi, même en dehors de la considération de la hiérarchie sociale et du désir d'arriver à égaler leurs supérieurs, les gens tiendront à vivre toujours mieux.*

### **Bibliographie**

- Boutrais, J., 2002, « *Nderkaaku : la folle jeunesse chez les Foulbé de l'Adamaoua* », in: *Journal des africanistes*, tome 72 fascicule 1. pp. 165-181.
- Coquery-Vidrovitch, C., 1988, « *Villes coloniales et histoire des Africains* », *Vingtième siècle*, n° 20, p. 49-73.
- Froelich, J.-C., 1954a, "Ngaoundéré, la vie économique d'une cité peul", *Études Camerounaises*, revue trimestrielle, mars-juin 1954, N°43-44, institut français d'Afrique Noire, Centre Cameroun.
- Froelich, J.C., 1954b, "Le commandement et l'organisation sociale chez les Foulbé de l'Adamaoua (Cameroun)", in *Études Camerounaises*, septembre-décembre 1954, n°45-46, Institut Français d'Afrique Noire, Centre Cameroun.
- Gondolo, A., 1978, « *Ngaoundéré ou l'évolution d'une cité peul* », thèse de doctorat en géographie, Université de Rouen, 225p.
- Hansen, K. F., 1999, "Space and power in Ngaoundere", in *Pouvoir et savoir de l'Arctique au Tropiques*, Éd. Holtedahl L, Njeuma M.Z., Gerrard S. et Boutrais J., Karthala, 535p.
- Holtedahl, L., 1992, « *Éducation, économie et « idéal de vie » : les femmes de Ngaoundéré* » in Jean Boutrais (éd.), *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, actes du colloque de Ngaoundéré, éditions ORSTOM/ANTHROPOS, pp. 273-304.
- Løde, K., 1990, *Appelés à la liberté, histoire de l'église évangélique luthérienne du Cameroun*, IMPROCEP éditions, Amstelveen, Pays-Bas, 284p.

- Massiah, G. et Tribillon, J.-F., 1988, *Villes en développement*, Ed. La Découverte, Paris, 320p.
- MbenguéNguimé, M., 2000, « L'autorité traditionnelle, l'école et la jeunesse au Nord-Cameroun de 1917 à 1960 », in *Annale de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Ngaoundéré* Vol. V, pp. 13-29.
- Mpoual, E., 2006, « Évolution des effectifs d'étudiants à l'université de Ngaoundéré de 1992 à 2004 », mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de Ngaoundéré.
- Ngo Nlomée, M.M., 2004, « Le *bilibili* à Ngaoundéré : technique de fabrication, usage et commercialisation 1964-2004 », mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de Ngaoundéré.
- SaïbouNassourou, 1999, « Le *hiirde* des Foulbé du Nord-Cameroun », in Botte, R., Boutrais, J. et Schmitz, J., *Figures Peuls*, Éd. Karthala, Paris, pp. 305-322.
- Tassou, A, 2005, « Évolution historique des villes du Nord-Cameroun (XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles) : des cités traditionnelles aux villes modernes. Les cas de Maroua, Garoua, Ngaoundéré, Mokolo, Guider et Meiganga », Thèse de Doctorat/Ph.D d'Histoire, Université de Ngaoundéré, 554p.
- Thierno, M.B., 1992, « Le facteur peul et les relations interethniques dans l'Adamaoua au XIX<sup>e</sup> siècle », in Jean Boutrais (éd.), *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, actes du colloque de Ngaoundéré, éditions ORSTOM/ANTHROPOS, pp 61-86.
- Wanedam, D., 2009, « Un soir à Joli-Soir », in *L'œil du Sahel*, n°323 du 06 avril 2009.